

GILLES



ACOB

« Le cinéma n'a intérêt à adapter un roman que s'il en fait sa "chose" »

Propos recueillis par VINCY THOMAS

A la veille du Festival de Cannes, du 12 au 23 mai, son président évoque les rapports entre littérature et cinéma, les écrivains-cinéastes ou encore ses relations personnelles avec le livre et l'édition. Ecrivain et ancien éditeur, Gilles Jacob a publié en mars *Livre d'or au Seuil*, un recueil de ses photographies.

La littérature et la bande dessinée sont-elles de bonnes sources d'inspiration pour le cinéma ?

Je ne suis pas tellement bande dessinée. Mais elle est un peu du cinéma. Vous avez les cadrages, les mouvements d'appareil, les angles, l'univers et le style. Il n'y a que le son qui manque. Pour la littérature, c'est à double tranchant. Les grands chefs-d'œuvre peuvent être intimidants. Si on fait *Le rouge et le noir*, ça n'est jamais Stendhal. Si l'on parle de subtilité psychologique, rien ne vaut la littérature. Si l'on évoque une description à la Balzac, la littérature l'emporte encore, mais elle a besoin de plusieurs pages pour décrire une scène quand le cinéma l'illustre en une seconde. Le cinéma n'a intérêt à adapter un roman que s'il en fait sa « chose ». Avec une grande liberté, cela peut être un bon point de départ. Comme on a tout dit, tout écrit, cela devient surtout une histoire de style, de sensibilité, de talent.

Quel regard portez-vous sur les nombreux écrivains tentés par l'aventure cinématographique ?

Je ne suis pas sûr qu'être grand écrivain soit un passeport pour être un grand cinéaste. Je ne dis pas cela pour établir des cloisons : tout est possible. Mais par exemple Paul Auster, qui est un immense écrivain, n'est qu'un bon réalisateur. Il y a des exceptions. Kieslowski aurait pu écrire car c'était un grand penseur. Bergman a fait deux livres magnifiques. La littérature de Woody Allen est aussi bonne que ses films ; et d'ailleurs ses films sont de la littérature.

« Il est nécessaire de lire pour apprécier le cinéma. Hélas, les gens lisent de moins en moins. Ils achètent des livres, mais je ne pense pas qu'ils les lisent. »

Comment équilibrez-vous vos deux passions pour la littérature et pour le cinéma ?

J'ai toujours été un grand amoureux de la littérature. J'ai commencé comme critique, avant d'être écrivain, éditeur, puis directeur de festival. La littérature, pendant ce temps, m'a toujours accompagné. Sans arrêt, ma vie oscillait entre elle et le cinéma. Même si ma passion du cinéma a gagné, je bascule vers la littérature. Auparavant, le soir, je regardais toujours un extrait d'un grand film, parce que ça lave l'œil. Maintenant je lis.

Que lisez-vous ?

Je lis les nouvelles de Tchekhov, celles de Somerset Maugham, et sinon Carver, Murakami, Vila-Matas... Quand vous lisez une nouvelle de Tchekhov ça vous fait un bien fou.

Et votre rapport à l'écriture ?

J'ai toujours écrit. Des discours, des courriers, des livres... Mes relations avec les metteurs en scène étaient toujours épistolaires. Je léguerais toute cette correspondance au musée du Festival de Cannes qui devrait être installé d'ici à cinq ans. Le support a changé mais l'esprit demeure, le style aussi. Seule la beauté de l'écriture a disparu.

Et un roman ?

Depuis *Un jour, une mouette* (Grasset, 1969), je n'en avais pas écrit. Mais là je suis en plein travail : il est prévu pour l'année prochaine.

A-t-il un rapport avec le cinéma ?

Pas du tout. Il est plus en rapport avec la littérature, même si l'une de mes inspiratrices est Juliette Binoche. J'écris tous les week-ends,

parce que je n'ai pas le temps en semaine. Je suis comme un soldat. Le samedi je suis à neuf heures à mon bureau et j'arrête le dimanche soir. Je rédige 12 000 signes chaque semaine. Comme je veux le répartir dans le temps tout en tenant mes délais, je m'organise.

Quels sont vos liens avec le secteur de l'édition ?

Comme Cannes a des liens pour les adaptations, je connais beaucoup d'éditeurs.

Mais le mien, ce sont les éditions Robert Laffont. Je viens de résigner un contrat avec la maison bien que d'autres éditeurs me courtisent. Je n'ai pas lieu de quitter un éditeur qui m'est attentif. Vous savez, les auteurs sont susceptibles et fragiles. S'il y a une bonne complicité, cela aide beaucoup. Le *Livre d'or* du Festival de Cannes est, lui, un



livre de commande pour Le Seuil.

Comment est venue l'idée de ce *Livre d'or* ?

Elle est venue d'Arlette Gordon, qui travaille avec moi, et qui se charge de centraliser et de valoriser toutes mes photos. Elle m'a demandé si elle pouvait le proposer pour une publication. L'éditeur a accepté le projet tout simplement.

Traditionnellement, le festival accueille toujours un écrivain dans son jury. Françoise Sagan en a même été présidente. D'où vient ce rituel ?

Il faut bien comprendre que le festival, au début, devait gagner en respectabilité. Il n'était rien. Personne ne savait ce que c'était et, faute d'argent, deux éditions n'ont pas eu lieu. Robert Favre Le Bret, mon prédécesseur, s'entourait des jugements de grands écrivains, forcément des académiciens. L'inconvénient est qu'eux ne s'intéressaient pas forcément au cinéma. Ce qui a fonctionné en recrutant Simenon ou Cocteau. Par réaction, la littérature s'est

ENTRETIEN

absentée du festival pendant un certain temps. Quand je suis revenu, j'ai repris la tradition, en privilégiant les écrivains étrangers « en exil », parce que j'aime le mélange des cultures. C'est ainsi que nous avons eu Ishiguro, Ondaatje, Valdes, Tabucchi, Morrison, Fuentes ou Garcia Marquez. Leur présence apporte une hauteur de vue. J'essaie seulement de choisir un romancier qui aime le cinéma.

Comment réagissent-ils au spectacle cannois ?

Il les amuse beaucoup. William Goldman a même écrit un livre sur son expérience de juré, *Hype and Glory* (1990)... alors qu'il n'avait pas le droit !

Pourquoi ne pas avoir mis en place un marché de l'adaptation ?

Nous avons déjà organisé des rencontres par le passé. Mais créer un marché spécifique impliquerait de contourner des problèmes matériels. S'il devenait important, et Cannes ne pourrait l'envisager autrement, il devrait avoir lieu la veille ou le lendemain pour que les professionnels soient reçus confortablement et puissent travailler. Il serait obligatoirement international. Il nécessiterait des infrastructures, du personnel, des moyens. S'il n'était pas ambitieux, il ne nous intéresserait pas. Cela dit, ce n'est pas inimaginable.

Pourquoi n'y a-t-il pas pendant le festival une librairie dédiée, avec les ouvrages évoquant Cannes et les livres dont les adaptations figurent dans la sélection ?

Il faut faire attention. Il y a peu de librairies à Cannes. On ne peut pas leur faire du tort. Nous avons lancé l'an dernier deux vitrines. Mais nous ne vendions pas les livres. Il faudrait trouver un lieu et qu'un libraire accepte d'y déployer son personnel.

Le Festival de Cannes n'a-t-il jamais été tenté de devenir éditeur ?

Pourquoi pas ? Mais il serait conduit à développer une production axée sur le cinéma. C'est l'objet social de la maison. Pourquoi ajouter des romans alors que ce n'est pas notre métier ? En revanche, tout ce qui est de notre domaine est possible, et nous le faisons occasionnellement : *Les visiteurs de Cannes* ; mais aussi l'ouvrage d'André Malraux, *Esquisse d'une psychologie du cinéma* ; *Notes sur le cinématographe* de Robert Bresson. Je suis aussi à l'origine de *Ballaciné* de J.-M. G. Le Clézio

(Gallimard). Quant à mes livres, je préfère ne pas entrer en conflit d'intérêts.

Vous-même avez été éditeur...

J'ai été pendant vingt ans éditeur chez Hatier, où j'ai publié environ soixante livres, dont la *Correspondance* de Truffaut, *Un homme à la caméra* de Nestor Almendros, *Un siècle de cinéma* de Tay Garnett, *John Ford* de Lindsay Anderson... la liste est longue. J'adore ça !

Vous lisez beaucoup de livres de cinéma ?

Très peu. Il y a des incontournables comme *Hitchcock* par Truffaut. Mais il est nécessaire de lire pour apprécier le cinéma. Hélas, les gens lisent de moins en moins. Ils achètent des livres, même ceux de mille pages, mais je ne pense pas qu'ils les lisent.

Quel grand classique de la littérature aimeriez-vous voir porter au cinéma ?

Hasards de l'Arabie heureuse de Frederic Prokosch. Même si *Lawrence d'Arabie* en est une sorte d'adaptation. ●